

L'Ukrainienne Iryna Dovgan: «Des histoires comme la mienne arrivent chaque jour depuis huit ans»

[S lesoir.be/458101/article/2022-08-05/lukrainienne-iryna-dovgan-des-histoires-comme-la-mienne-arrivent-chaque-jour](https://lesoir.be/458101/article/2022-08-05/lukrainienne-iryna-dovgan-des-histoires-comme-la-mienne-arrivent-chaque-jour)

5 août 2022

En 2014, elle a été enlevée à Iassynouvata et torturée par des séparatistes prorusses. « La guerre ne date pas d'aujourd'hui », confie-t-elle aujourd'hui.

Avec LÉNA, découvrez le meilleur du journalisme européen.



Jedrzej Nowicki



Par Paula Szewczyk (Gazeta Wyborcza)

Publié le 5/08/2022 à 09:36 Temps de lecture: 15 min

Ils m'ont mis un sac sur la tête et m'ont menotté les mains dans le dos. Je ne pensais plus à la vie ni à combien allaient encore venir me torturer. Je voulais juste en finir, et vite. » Iryna Dovgan, née en 1962, économiste de formation, travaillait comme esthéticienne dans la ville ukrainienne de Iassynouvata. En 2014, elle a été enlevée et torturée par des séparatistes prorusses. Elle a été libérée grâce à une photo prise à la dérobée, publiée par le *New York Times* et diffusée dans le monde entier.

En 2019, elle a fondé l'association Sema (Réseau ukrainien des femmes victimes de violences sexuelles), qu'elle préside. Sema fait partie de la Mukwege Foundation, dirigée par Denis Mukwege, gynécologue congolais, militant, Prix Nobel de la Paix.

Elle vit aujourd'hui à Kiev, a deux enfants et une petite-fille.

L'enlèvement

Pour moi, la guerre a commencé alors que je m'occupais de mes fleurs. Les plantes, c'est ma grande passion. Mon mari et moi en avons plein le jardin : des hostas, des bergénias, des belles-de-jour. Je rapportais des semis de chaque voyage. Nous cultivions aussi des légumes, concombres et tomates. J'en apportais aux soldats ukrainiens qui stationnaient près de chez nous à Lassynovata, dans la banlieue de Donetsk. Ils n'avaient rien, pas même des vêtements.

Le dimanche 24 août 2014, j'ai voulu leur préparer un paquet avec de la nourriture, de l'eau, des médicaments et des pulls. Je ne leur ai pas apporté, car la ville était sous les tirs. Deux jours plus tôt, le camp ukrainien avait essayé de reprendre le contrôle, une roquette était tombée sur le noyer de notre jardin.

Les rues étaient vides. Alors, quand j'ai entendu une voiture s'arrêter à côté de la maison, puis une deuxième et une troisième, j'ai su qu'ils venaient me chercher. Huit hommes sont sortis des voitures, ils ont forcé le portail et passé la clôture. Ils étaient armés et j'ai compris qu'il s'agissait de séparatistes prorusses locaux.

J'étais en train de m'occuper d'un cactus que nous avons toujours eu.

Mon mari, Roman, se trouvait alors à Marioupol. Il s'occupait de son père en fin de vie, qui avait eu un AVC un mois auparavant. J'avais pensé l'accompagner, mais je ne voulais pas abandonner notre chien et nos chats. Ni notre maison, car ils l'auraient pillée.

Cela faisait plusieurs semaines que mon mari et moi étions privés de contact, il n'y avait pas d'électricité, les téléphones ne fonctionnaient plus. Il me pensait en sécurité à la cave. En réalité, je me suis fait accuser d'espionnage pour le compte des forces ukrainiennes. « C'est une erreur, je suis esthéticienne », ai-je essayé de leur expliquer. Mais ils m'ont enfilé un sac sur la tête et m'ont menotté les mains dans le dos.

L'occupation à l'est durait depuis avril. Le discours officiel consistait à dire qu'il n'y a pas de Russes en Ukraine, que les locaux veulent faire partie de la Russie. Nous savions que la situation était dangereuse en ville, mais pas qu'ils allaient torturer et violer. Même si certains ont fui, je pensais qu'on pouvait rester. D'autres attendaient simplement dans leur bunker.

Je voulais montrer aux militaires ukrainiens qu'ils avaient une raison de se battre, qu'il y avait des habitants à libérer. Mais avec mes paquets, j'ai attiré l'attention des combattants du bataillon Vostok. Ce sont eux qui ont fait irruption chez moi. Ils étaient commandés par un Russe, je me souviens qu'il était roux.

Ils m'ont poussée à l'intérieur de la maison, le sac sur la tête. Ils se sont étonné qu'elle soit aussi jolie et soignée, et en ont déduit que je devais être riche. Je dirigeais un salon de beauté, mon mari avait une entreprise de construction. Ils ont trouvé un coffre-fort, m'ont découvert les yeux et réclamé le code. Quand j'ai répondu que je ne m'en souvenais pas, l'un d'eux m'a frappée dans le dos avec la crosse de son fusil. Le code m'est immédiatement revenu en mémoire.

Ils m'ont remis le sac sur la tête, m'ont attaché les mains haut dans le dos, en serrant fort. Ils m'ont fait monter dans l'une des voitures. Je ne savais pas où ils m'emmenaient.

Quand nous sommes descendus, j'ai entendu des voix d'hommes autour de moi, beaucoup de voix. Ils m'ont fait passer entre eux exprès. Ils m'ont touché les seins, tapoté les fesses, ont mis leur main entre mes jambes. Nous avons fini par entrer dans un bâtiment – aujourd'hui, je sais qu'il s'agissait d'un ancien commissariat ukrainien. Ils m'ont jetée dans une cellule au sous-sol, comme si j'étais une poupée. Ils m'ont gardée cinq jours et quatre nuits.

Premier jour : les tortures

Le premier jour a été un choc. Ils m'ont emmenée à Donetsk, dans une unité militaire du centre-ville investie par les séparatistes. C'est là que j'ai subi toutes les tortures possibles et imaginables.

Ils m'ont d'abord détachée, laissant les menottes à une main, puis m'ont attachée à un radiateur. Une sorte de professionnel est ensuite venu. Il a trouvé mon compte bancaire sur internet et obtenu un code d'accès par SMS. Ils ont consulté mes comptes, ont vu des virements pour les soldats ukrainiens.

Ils m'ont fait m'agenouiller au milieu de la pièce et ont pointé une arme sur ma tête. Mais au moment d'appuyer sur la gâchette, ils ont tiré à côté. La balle a frôlé mon oreille. Depuis, je suis sourde de cette oreille-là. J'ai reçu un coup de crosse au visage. J'avais du sang dans les yeux. J'ai essayé de me protéger la tête, j'ai rampé de douleur sur le sol. Je les ai suppliés de m'achever. Ils ont répondu qu'ils n'arrêteraient pas tant que je ne leur aurais pas dit ce qu'ils voulaient entendre. Ils m'ont menacée de ne pas s'en tenir aux coups.

Deuxième jour : les interrogatoires

Ils ont commencé par m'interroger. Ils m'ont d'abord demandé ce que je savais des actions et des plans de l'armée ukrainienne. Ils m'ont menacée, si je refusais de répondre, de se filmer en train de me violer et d'envoyer la vidéo à mon mari. « Quand il verra ça, il viendra nous voir à genoux, des billets entre les dents. » Ils ont aussi trouvé les coordonnées de mon fils Alekseï sur internet. Ils lui ont envoyé des messages, disant qu'ils avaient abusé de moi devant tout le commissariat.

Ensuite, ils ont voulu obtenir l'adresse de mon amie Oksana. Ils avaient vu dans ma tablette une photo de nous deux prise avec des militaires. Je leur ai dit qu'on ne se connaissait pas, que c'était juste une cliente de mon salon de beauté, mais ils ne m'ont pas crue. Un des hommes a alors approché une seringue remplie d'un liquide jaune. « C'est un sérum de vérité. Quand on te l'injectera, tu nous diras tout, mais ton cerveau sera en bouillie. Tu deviendras un légume. » Cela peut paraître ridicule, mais j'ai eu peur de ce liquide. La seringue et l'aiguille étaient sales. J'ai eu peur de ce qui allait m'arriver, alors je leur ai dit qu'Oksana habitait une maison verte dans telle rue. En fait, c'était une rue parallèle et une autre maison, la sienne avait seulement un toit vert.

Ces éléments leur ont suffi. Ils y sont allés et il s'est avéré qu'il y avait bien une maison verte dans cette rue. Elle appartenait au chef de la gare, un homme riche qui vivait de pots-de-vin. Mais il n'était plus là, il était déjà parti, comme la plupart des gens.

Ils sont seulement revenus le lendemain. J'étais toujours en t-shirt et en tongs, assise, à bout de forces. Je n'ai reçu ni à manger ni à boire. Mais j'étais contente d'avoir quelques instants de tranquillité.

Troisième jour : les soupçons

Un enquêteur est entré, très nerveux. Il était agacé par mon russe correct, il pensait que c'était une façon délibérée de ma part de le rabaisser. « Ma mère était directrice d'une bibliothèque, j'ai un diplôme universitaire, j'ai suivi des études d'économie », ai-je expliqué. Il a répliqué qu'il en connaissait beaucoup, des salopes intelligentes de mon genre, que ces putes sont sournoises et qu'elles la font toujours à l'envers.

Enfin, ils m'ont demandé si j'espionnais et pour qui, si ce n'était pas pour les Américains puisque j'avais des dollars chez moi. C'était toutes nos économies, 8.000 dollars en cas de coup dur.

Ils m'ont aussi demandé pourquoi j'avais un bunker sous la maison. Ils ne comprenaient pas que c'était une cave, avec des provisions pour l'hiver, ils n'avaient jamais rien vu de tel. J'y gardais des bocaux, des cornichons, de la viande marinée, du vin. Ils y ont vu la preuve que j'étais préparée à la guerre. « Tu savais que les Américains viendraient ! », ont-ils crié à mon oreille. Dès que je protestais, ils me frappaient.

Au bout d'une heure, plusieurs hommes sont arrivés. Ce jour-là, je savais déjà que les plus brutaux sont ceux qui se désignent comme des Alains – fidèles à Poutine, ce ne sont pas des militaires professionnels. Ils m'ont déshabillée, se sont déshabillés eux aussi. Ils m'ont plaquée contre le mur, ont tiré. L'un d'eux a manipulé son pistolet, peut-être retiré les balles, mais je ne le savais pas à ce moment-là. Il a pointé son arme sur ma tête, a tiré, et j'ai juste entendu un « clic ».

Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite. J'ai lu plus tard qu'au moment où l'on pense mourir, le cerveau se déconnecte, il interprète cet instant comme la mort. Je ne sais pas combien de temps je suis restée inconsciente, ni ce qui s'est passé ensuite.

Quatrième jour : le lynchage

Au bout de trois jours, ils se sont lassés de moi. Ils m'ont enveloppée dans un drapeau ukrainien et m'ont mis sur la tête un bandeau pour cheveux qu'ils avaient trouvé chez moi. Je l'avais acheté deux ans plus tôt lors de la Coupe du Monde, pour le match Pologne-Ukraine.

Nous sommes montés dans une voiture, l'un d'entre eux m'a demandé : « Tu sais que tu roules en Lexus, salope ? Tu as déjà baisé dans une Lexus ? Non ? Eh bien, aujourd'hui, c'est ton tour, chanceuse. » Il cherchait un endroit où me violer, mais il y avait des gens partout dans le centre, alors il a laissé tomber.

Ils m'ont attachée à un poteau avec une pancarte, à un carrefour du centre de Donetsk. En fait, ils ne m'ont pas attachée, ils m'ont juste laissée là. Je m'appuyais au poteau pour ne pas tomber. Après coup, les gens m'ont demandé pourquoi je ne m'étais pas enfuie. Mais comment m'y prendre, avec quinze hommes armés autour de moi ? Ils disaient aux passants que j'avais installé des indicateurs de tirs à distance dans les maisons de Donetsk, qui émettaient des signaux radio, et que de nombreux enfants étaient morts à cause de moi.

Des voitures et des piétons s'arrêtaient devant moi. Ils croyaient volontiers ce qu'ils entendaient. Ils s'avançaient vers moi pour me frapper et m'humilier. Ils me traitaient de « fasciste », me demandaient de lever le bras tendu et de crier « Sieg Heil ! » C'était un lynchage. Des femmes me frappaient, beaucoup de femmes. L'une d'entre elles revenait du marché, elle avait des tomates, et comme elle ne savait pas comment exprimer sa haine à mon encontre, elle s'est mise à m'enfoncer les tomates une à une dans les yeux.

Je pleurais, en disant que je n'avais rien fait, que je n'avais pas tué d'enfants, mais elles ne voulaient rien entendre.

Je suis restée là plusieurs heures, combien, je ne sais pas ; plus tard, j'ai calculé, peut-être cinq heures. J'avais du mal à me tenir debout, je me suis laissé glisser par terre, un des hommes s'est mis en furie, m'a enfoncé la crosse de sa carabine dans le ventre, et j'ai dû me relever. J'étais sale, affamée, couverte de bleus, épuisée par les jours précédents, et je ne reconnaissais plus les visages. Un seul m'est revenu en mémoire, pour une seconde. Celui d'un homme en chemise blanche, avec un gros appareil photo. Je n'ai pas pu voir s'il avait pris une photo, je n'avais plus la force de lever la tête.

Quand ils se sont lassés de cela aussi, ils m'ont ramenée en Lexus à ma cellule, une toute petite pièce. Sur le trajet, celui qui avait voulu me violer a soulevé mon t-shirt. Il a regardé mes seins et a dit : « Tu n'es même plus bonne à baiser. »

Ils me frappaient sans raison, non plus pour obtenir des informations, mais juste parce qu'ils en avaient la possibilité. Ils m'ont ordonné de me poster devant les barreaux, puis un des gardiens a pris son élan et m'a frappé en pleine poitrine avec sa botte militaire.

J'ai volé à travers la cellule, jusqu'au mur. J'étais en sang, je n'arrivais plus à respirer, mais il a crié : « Reviens ici, salope ! » Et j'ai dû revenir devant les barreaux, encore et encore.

Je n'étais plus en mesure de marcher. A deux, ils m'ont traînée sur le sol. Dans la cellule, ils n'ont même plus pris la peine de m'attacher, je ne pouvais de toute façon plus bouger. J'ai essayé de m'allonger, mais peu importe la position, je n'y arrivais pas. Chaque endroit de mon corps, chaque muscle me faisait mal. En sortant, l'un d'entre eux, celui qui était chargé de me surveiller, m'a dit : « Tu as déjà vu à quoi ressemblait une chatte défoncée par cent bites ? Alors tu vas voir. Tu vas y passer, et puis on t'entertera dans le jardin. »

Cinquième jour : la libération

Je n'avais plus aucun espoir. On m'a de nouveau attachée au radiateur, je ne pouvais même pas m'allonger. La nuit, un des surveillants m'a apporté des antalgiques en cachette. Le lendemain matin, j'ai été étonnée qu'ils ne me frappent pas. Un des Russes m'a dit en me soufflant sa fumée de cigarette au visage : « Eh bien, " Madame" (en français dans le texte – NDLR), tu es devenue une star d'internet. »

Ils m'ont ordonné de les suivre, j'étais certaine qu'ils allaient m'exécuter. Mais ils m'ont emmenée au quartier général où attendait leur commandant, Aleksander Khodakovski. Il y avait aussi l'homme à l'appareil photo, celui du poteau. C'était le 28 août. C'est sa photo prise à la dérobée qui m'a sauvé la vie. Je sais aujourd'hui qu'il s'appelle Mauricio Lima, qu'il est photographe, correspondant de guerre. La veille, il avait réussi à me prendre en photo pendant qu'on me frappait et, de sa chambre d'hôtel, avait immédiatement envoyé le cliché au *New York Times* .

Ils ne m'ont pas frappée, car le journal a publié un article sur les événements à Donetsk. L'histoire a été médiatisée, des organisations internationales, des associations de femmes et l'ONU ont demandé ma libération. Ils sont venus spécialement de Russie pour parler à Khodakovski. Ils l'ont convaincu de me libérer, car ma mort allait entacher l'image des soldats. Alors qu'ils étaient censés libérer l'Ukraine, ils torturaient donc ses citoyens ? Khodakovski a accepté, tout en promettant aussi de punir les responsables de mon arrestation et de mon humiliation publique.

Pour montrer qu'il ne savait rien, il m'a demandé qui m'avait amenée sur la place. Cet homme se trouvait parmi les séparatistes du quartier général. Mais je ne l'ai pas dénoncé, j'ai menti en disant que je ne m'en souvenais pas. Je savais qu'ils l'abattraient sur-le-champ. Quand nous sommes sortis, je lui ai seulement dit : « Je t'ai sauvé la vie, alors maintenant, sauve celle de mon chien. » Il a accepté, est allé chez moi et m'a ramené Matylda. J'ai juste oublié le cactus. Il est resté dans le jardin. Jusqu'à la fin de mes jours, je m'en voudrai de ne pas l'avoir emporté.

Il faut quelques années pour s'en remettre

Après tout cela, je suis partie retrouver mon mari à Marioupol. Je n'avais plus de maison, plus d'endroit où revenir. J'ai appris par mes voisins que le jardin était saccagé, que les vitres des fenêtres avaient disparu depuis longtemps, qu'ils avaient tout volé, les outils du garage, la voiture. Et que la maison est habitée par un des séparatistes avec sa famille et ses parents. Sa femme a accouché dans mon lit. Elle promène son bébé dans le landau de ma petite-fille, elle porte mes vêtements comme si c'étaient les siens. Mon mari et moi avons mis quinze ans à construire cette maison, nous l'avions achevée juste avant la guerre. Je n'y retournerai jamais.

Nous avons déménagé à Kiev. Je louais un tout petit appartement, ma fille Tatiana de 14 ans allait à l'école. Je n'avais pas de quoi louer plus grand, je n'avais plus rien.

Il faut quelques années pour s'en remettre. Je n'ai pas parlé de ce qui s'est passé à ma famille, je n'ai pas parlé de ma détention, même avec Roman. Mais une représentante du Global Survivor Fund m'a contactée et m'a suggéré de recueillir des récits d'Ukrainiennes semblables au mien et de demander des réparations, des poursuites judiciaires à l'encontre des auteurs et une thérapie. C'est ainsi que j'ai fondé Sema, le Réseau des femmes victimes de violences sexuelles.

Je ne suis ni psychologue ni médecin, je dis juste aux femmes : « Je sais ce que vous ressentez, je suis passée par là. » Elles ne veulent pas parler de ce qu'elles ont vécu, parce qu'il faut bien qu'elles continuent leur vie. Elles ont peur d'être stigmatisées, montrées du doigt. Quand je leur assure que le viol est considéré comme un crime de guerre et qu'elles peuvent obtenir une indemnisation au niveau international pour ce qu'elles ont subi, elles sont choquées. Elles n'en avaient jamais entendu parler.

Aujourd'hui, j'ai connaissance de centaines de cas de violences sexuelles, mais je n'en informe pas le Parquet. Je leur promets que ce qu'elles me racontent reste entre nous. Je laisse simplement mon numéro de téléphone à certaines d'entre elles en leur disant : « Appelle-moi quand tu es prête. »

Je veux en parler car les gens devraient savoir que des histoires comme la mienne arrivent chaque jour depuis huit ans. La guerre ne date pas d'aujourd'hui. Pour moi, elle a commencé alors que j'étais en train de m'occuper de mes fleurs. C'est le dernier bon souvenir que je garde de l'assynovata.

ciM internet



© Rossel & Cie - 2022